

douleurs affreuses et des demangeaisons insupportables. Est-il possible qu'en cet état, ces animaux mangent avec plaisir la nourriture qu'on leur distribue, qu'elle leur profite et les fasse arriver à bonne fin, lorsque sans cesse ils doivent être en proie à la douleur ?

Les pores se vautrent quelquefois dans la saleté ; ce n'est certes pas qu'elle leur plaise, mais leur tempérament brûlant leur fait éprouver le besoin de se baigner, et, s'ils trouvaient de l'eau claire et limpide, ils le choisiraient de préférence.

D'après des expériences nombreuses, on a reconnu que la propreté produisait des merveilles pour la santé et l'engraissement des cochons.

Nous demandions à un cultivateur qui tous les automes offre en vente des pores excessivement gras, comment il pouvait obtenir des pores pesant de 350 à 400 livres ? Il nous répondit qu'il les nourrissait comme le font ses voisins, mais qu'il observait à l'égard de ses cochons une propreté rigoureuse, que la porcherie était lavée tous les jours, que trois fois par semaine on en faisait autant aux cochons, et qu'il ne doutait nullement, d'après son expérience, que ce système ne fût très avantageux, et que, pour son compte, il lui produisait de fortes économies.

De grandes réformes sont donc nécessaires dans les soins à donner au bétail, et pour peu que les sociétés d'agriculture et les cercles agricoles se fassent un devoir de prêcher d'exemple quant au soins de toutes sortes à donner aux animaux, nous avons raison d'espérer pouvoir constater sous ce rapport des améliorations, dans un avenir prochain.

Les cultivateurs soucieux de donner une bonne nourriture à leurs bêtes à cornes devraient ne vendre que le moins possible de foin, pour ne pas être dans l'obligation de ne leur faire manger que de la paille pendant toute la durée de l'hiver. Cette dernière nourriture, si elle n'est pas triturée avec du grain moulu ou des légumes, les entretient fort mal, donne aux vaches du bien mauvais lait, et, à la sortie de l'hiver, ces pauvres bêtes se trouvent dans un état déplorable. Il est impossible alors de faire une bonne litière aux animaux, qui se couchent chaque soir dans la boue ; la quantité d'engrais devient très peu considérable, et l'on se prive ainsi de l'une des grandes puissances de la production agricole. C'est là un très mauvais calcul : toujours la cause de la pauvreté et du mauvais état des cultures.

Nous le savons, la plus grande partie des cultivateurs connaissent sans aucun doute l'importance de la propreté et des pansements. Cependant ils objecteront à ce que le temps leur manque pour ce genre de travail. Cette raison ne vaut assurément pas, car à part le charroyage du bois que les cultivateurs font un an à l'avance pour leur provision, nous ne voyons pas qu'ils puissent plus avantageusement utiliser leur temps qu'au soin de leurs animaux et au bon aménagement du fumier. Qu'ils en fassent seulement l'expérience, et ils verront que ce temps si bien employé sera pour eux une source de richesse. Ils s'habituent à ne rien faire ou presque rien pendant l'hiver et de cette oisiveté il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à l'insouciance. Quand on s'est habitué à ne rien faire pendant quatre à cinq mois de l'hiver, il en coûte bien plus à reprendre le travail au printemps ; sans

compter qu'à part cela les animaux qui doivent nous aider aux labours sont souvent ou malades ou impropres au travail. Cependant lorsque vous voyez vos animaux dans cet état, vous vous apitoyez, vous vous désolez, quand il vous aurait fallu songer auparavant à des soins préservatifs.

Tous les cultivateurs ne sont pas négligents et paresseux à ce point, et pour s'en convaincre, le cultivateur peu soucieux n'a qu'à examiner ce qui se passe sur la ferme de son voisin dont il jalouse parfois le succès, sans songer qu'il pourrait lui aussi s'enrichir s'il le voulait et s'il en prenait les moyens. Il sera émerveillé de trouver chez les animaux de son voisin un poil brillant, suite d'une propreté irréprochable, une santé vigoureuse. C'est qu'il met de la coquetterie dans les soins qu'il leur donne ; c'est pour lui une affaire d'amour-propre, un devoir, une nécessité. La nourriture n'est certes pas préférable à celle que ses voisins ont à leur disposition, mais ces résultats sont obtenus par le bon état dans lequel il garde son bétail.

Son voisin est membre d'une société d'agriculture ; il a été le premier à travailler à l'établissement d'un cercle agricole dans sa paroisse, tandis que lui-même refuse d'assister aux conférences agricoles qui s'y donnent. Rien d'étonnant donc qu'il soit d'une si complète indifférence quant aux soins à donner au bétail.

Celui qui met tout en œuvre pour s'instruire des choses de l'agriculture, qui reçoit un journal d'agriculture, qui le lit assiduellement et qui en fait même la lecture en famille, sait ce qu'il faut faire pour tirer avantageusement parti de son bétail, et rien au monde ne pourra lui faire négliger les soins qu'il doit lui apporter ; il en comprend trop l'importance, et connaît l'avantage, le bénéfice qu'il en retire. Il sait que l'animal bien tenu est toujours gai ; il est plus apte au travail ; il en fait une plus grande quantité ; il prospère mieux, et les races d'animaux qu'il a achetées à grand prix, au lieu de s'abâtardir se développent largement et que c'est là une des premières causes de leur amélioration.

Outre la bonne nourriture et les soins hygiéniques qu'il importe de donner aux animaux, il y a aussi la douceur qu'il faut avoir à leur égard.

Nous ne pouvons trop souvent le répéter, la douceur devrait être aussi une règle invariable pour tous ceux qui approchent des animaux, qui en ont le soin. C'est par la douceur qu'on obtient tout ce qu'on désire, soit de son cheval, soit de son bœuf.

On peut en quelque sorte bien juger du caractère d'un homme par la manière dont il traite les animaux. A quoi sert cette brutalité révoltante à l'égard des animaux, principalement à l'égard des chevaux dont on voit de si fréquents exemples ? Arrive-t-on à de meilleurs résultats ? Evidemment non. Il ne faut exiger d'un bœuf ou d'un cheval que ce qu'il peut faire. Que l'on ait donc un peu de compassion, et que l'on modère une vivacité barbare et nuisible.

Que feraient l'agriculture sans le bœuf et le cheval ? Les chevaux surtout ont à subir de cruels traitements, et cependant peut-on rencontrer un ami plus intelligent et plus utile ? Que nous sommes peu raisonnables dans certaines occasions !